

Palerme 1070 1492

Les traducteurs

Foyer de diffusion des sciences grecques et arabes, la Sicile met à profit son passé de colonie grecque et le souvenir encore tout récent de la conquête arabe. À travers le portrait de deux générations de traducteurs, hommes de cour, on comprend l'originalité du monde intellectuel de l'île.

Lorsque l'on évoque la Renaissance du XII^e siècle, c'est principalement au mouvement de traduction et de diffusion des sciences et de la philosophie grecques et arabes dans l'Occident latin que l'on pense. Se présentent immédiatement à l'esprit en effet les noms des différents foyers de ce mouvement en Andalousie, à Constantinople, dans les royaumes d'Orient des croisés, en Italie et en Sicile. Mais, alors que chacun des premiers centres est associé à une langue à partir de laquelle on traduisait, le grec ou l'arabe, la Sicile se trouve, elle, liée aux deux à la fois. Rien d'étonnant à cela : cet avantage de la Sicile est manifestement une donnée de la géographie et de l'histoire. Ce sont elles en effet qui nous font comprendre les relations que la Sicile entretenait avec Byzance et avec l'islam. Elles éclairent aussi la présence, au XII^e siècle encore, dans la population sicilienne, de grecophones aussi bien que d'arabophones.

Province de l'islam durant deux siècles, la Sicile avait déjà fourni bien des savants avant la conquête normande. La présence d'une communauté islamique longtemps après cette conquête, ainsi qu'une politique délibérée des conquérants, ont assuré à l'arabe, à côté du grec et du latin, une survie dans la population et dans l'administration. Mieux encore : même après la conquête, on continuait à rédiger des livres en grec et en arabe, et cela avec l'encouragement des rois normands. Rappelons que le célèbre géographe al-Idrisi a composé pour Roger II *un compendium* de géographie qui porte le nom du roi, alors que Nil Doxopatos a écrit pour le même souverain la vie de cinq patriarches¹.

On comprend dès lors sans peine que le mouvement de traduction et de diffusion des sciences et de la philosophie grecques et arabes se déployait selon une dimension sociale originale : ce n'est pas un parti pris des intellectuels liés aux monastères, mais il a lieu dans les cours royales, et c'est le fait de hauts fonctionnaires, dans un milieu où ces langues que l'on va traduire sont encore parlées. Les traducteurs appartenaient à la cour de Guillaume I^{er}, et de Frédéric II ensuite, ils étaient donc suffisamment proches des souverains. Or cette situation particulière permet de comprendre encore un autre aspect, non moins important, de ce mouvement de traduction : la participation des traducteurs siciliens à l'impulsion de la recherche. Même si, en effet, on a beaucoup moins traduit en Sicile qu'en Andalousie², il reste que les traducteurs siciliens, par les débats qu'ils ont engagés et les questions qu'ils ont posées, ont joué un rôle actif dans l'élaboration de la

¹ Charles Hower Haskins : *Studies in the History of Medieval Science*, Harvard University Press, Cambridge, 1924, 136.

² Ou à Tolède, voir l'ouvrage *Tolède XII^e-XIII^e siècles*, dirigé par Louis Cardaillac, dans la collection Mémoires des Éditions Autrement.

recherche. Ce mouvement n'est cependant pas encore entièrement connu, et les textes produits n'ont pas encore été objet d'études exhaustives, si bien qu'une présentation synthétique est pour l'heure encore impossible. Nous suivrons donc seulement deux générations d'auteurs, pour illustrer ce mouvement de traduction en Sicile.

La première génération se situe approximativement sous le règne de Guillaume I^{er}, au coeur du XII^e siècle - 1154-1166. Deux traducteurs d'une importance toute particulière retiennent l'attention : Aristippe de Catane, et l'émir Eugène de Sicile³. Ces deux personnages illustrent bien quel était le paysage de la traduction à l'époque. Alors que le premier traduit du grec des écrits philosophiques, le second, qui, lui, était d'origine grecque, traduisait de l'arabe des ouvrages d'optique et de littérature. La renommée de Henri Aristippe provient directement de sa traduction de deux dialogues de Platon – *le Ménon* et le *Phédon* – ainsi que du quatrième livre des *Météorologiques* d'Aristote. Bibliophile, il a profité d'une ambassade royale à Constantinople en 1158 pour rapporter de la bibliothèque impériale quelques manuscrits grecs, dont celui de *l'Almageste* de Ptolémée. Mais, comme il lui manquait la connaissance mathématique et astronomique exigée par la traduction d'une telle somme, il a dû céder la tâche à un traducteur anonyme, qui, alerté par la présence de ce texte, a, semble-t-il, fait le voyage de Salerne en Sicile. Ce traducteur anonyme avait appris le grec, mais ne le maîtrisait pas suffisamment pour affronter seul et directement *l'Almageste*. Il s'est donc fait la main en commençant par traduire *les Données*, *l'Optique* et la *Catoptrique* d'Euclide, les *Éléments de Physique* de Proclus, et peut-être même aussi des *Éléments* d'Euclide⁴. Désormais intégré au cercle sicilien, ce traducteur anonyme sollicita l'aide de l'émir Eugène de Sicile pour enfin traduire *l'Almageste*.

Celui-ci, notre second personnage, a connu une longue carrière administrative, jusqu'en 1202. Né en 1130 dans une famille grecque, il possédait, outre sa langue maternelle, l'arabe et le latin. Sous Guillaume II, il était chargé de l'administration fiscale et accéda au titre d'émir à l'occasion de la réorganisation de l'administration en 1190. Il sera même déporté en Allemagne avec les hauts dignitaires de la cour après la victoire de l'empereur Henri VI. Mais, alors qu'Aristippe était renommé comme philosophe, l'émir Eugène fut célèbre comme mathématicien et littérateur. On lui doit, il est vrai, une révision de la traduction de Simon Seith en grec (1080) du livre arabe d'Ibn al-Muqaffa' : *Kalila wa Dimna*, des fables d'origine indienne. Mais sa plus grande contribution, comme traducteur, reste d'avoir rendu en latin la version arabe de l'*Optique* de Ptolémée⁵.

Aujourd'hui, après la perte de l'original grec et celle de la version arabe, ce grand ouvrage d'optique ne nous est connu que dans sa traduction latine par l'émir Eugène. Lui-même justifie son choix et analyse les difficultés qu'il a pu rencontrer au cours d'une telle traduction ; voici ce qu'il écrit « À mon avis, *l'Optique* de Ptolémée est indispensable aux amateurs de science et aux physiciens. C'est pourquoi je n'ai pas reculé devant la pénible

³ Sur la vie et l'oeuvre d'Eugène de Sicile, cf. C.H. Haskins : *op. cit.*, et surtout Evelyn Jamison: *Admiral Eugenius of Sicily : His Life and Work*, Oxford University Press, 1957

⁴ J. Murdoch : « Euclides graeco-latinus », *Harvard Studies in Classical Philology*, 71, 1966, 249-302

⁵ *L'Optique de Claude Ptolémée*, dans la version latine d'après l'arabe de l'émir Eugène de Sicile, éd. A. Lejeune, EJ. Brill, London, 1989.

tâche de la traduire en latin dans le livre que voici. Toutes les espèces de langues ont leur caractère propre, et la traduction de l'une dans l'autre n'est pas facile, surtout pour un traducteur fidèle. Particulièrement pour celui qui veut traduire de l'arabe en grec ou en latin, elle est d'autant plus difficile que la différence se révèle grande entre eux, tant dans le vocabulaire que dans la syntaxe⁶. » Conscient donc de la différence entre les langues, l'émir Eugène opte pour une traduction « fidèle », c'est-à-dire rigoureuse, qu'il imagine littérale, *de verbo ad verbum*.

Mais ce traducteur a aussi le souci de son lecteur, qu'il ne suppose pas versé en optique, ainsi qu'une profonde confiance dans le travail scientifique - même de simple traduction - de ses prédécesseurs arabes. Il écrit ainsi : « De plus, étant donné que dans cet ouvrage certaines matières ne sont peut-être pas claires, j'ai cru bon de résumer le plan de l'auteur mieux compris dans la version arabe, de façon à faciliter la tâche du lecteur⁷. » Et il commence en effet par donner un résumé des différents chapitres, qui, pour nous, demeure d'un intérêt modeste dans la mesure où il reprend les phrases mêmes de l'auteur et commet quelques erreurs, mais qui fut important en son temps. C'est là dans l'ensemble un travail soigné, réalisé avec goût. Ainsi, au début du texte, il indique que sa traduction a été faite « d'après deux exemplaires, dont le plus récent, à partir duquel la présente traduction a été effectuée, est plus fidèle⁸ ».

Sa réflexion sur la nature des langues en jeu et sur la méthode de traduction, la comparaison des versions dont il disposait et à partir desquelles fut effectuée la traduction, ainsi que le souci de présenter celle-ci pour rendre aisée la tâche du lecteur, tout indique que l'émir voulait faire un travail rigoureux et utile.

Si, à présent, nous en venons à la génération suivante, nous y rencontrons les philosophes et les savants de la cour de Frédéric II, et notamment Jean de Palerme, Michel Scot et Théodore d'Antioche. Leurs origines, leurs domaines de spécialité et leur influence suggèrent assez précisément le milieu des traducteurs et des savants du début du XIII^e siècle, que nous essaierons d'évoquer rapidement.

Jean de Palerme semble être originaire de Sicile. Mathématicien, il avait le titre de « philosophe de la cour », et exerçait des fonctions notariales auprès de l'Empereur, comme l'attestent certains documents signés de la main de ce dernier⁹. Jean de Palerme semble s'intéresser aux branches alors les plus avancées des mathématiques, théorie des coniques et théorie des nombres. On lui connaît ainsi une traduction d'un écrit arabe sur l'asymptote à une hyperbole équilatère, sous le titre *De duabus lineis*¹⁰. On lit en effet au colophon de ce traité *Transiatus a magistro Iohanne Panormitano de arabico in latinum*¹¹. Mais aussi remarquables que ses traductions sont les questions qu'il avait empruntées aux autres livres des mathématiciens arabes, pour ensuite les poser à son contemporain le mathématicien Fibonacci. Voici par exemple ce que nous lisons dans le

⁶ *Op. cit.*

⁷ *Op. cit.*

⁸ *Op. cit.*, II.

⁹ J.L.A. Huillard-Bréholles : *Historia diplomatica Frederici Secundi*, Paris, 1852, vol. 2, 185.

¹⁰ Ce texte a été établi et traduit par Marshall Clagett : *Archimedes in the Middle Ages*, Philadelphia, 1980, vol. 4, part 1, 33 sqq.

¹¹ *Op. cit.*

prologue du livre de Fibonacci intitulé *Liber quadratorum* : « Lorsque, ô Seigneur Frédéric, Prince très Glorieux, maître Dominique m'amena à Pise, aux pieds de votre Excellence, maître Jean de Palerme m'ayant rencontré, me proposa la question, qui n'appartient pas moins à la géométrie qu'au nombre, de trouver un carré qui, augmenté ou diminué de cinq, fait toujours naître un nombre carré¹². »

Mais cette question, issue de travaux des théoriciens des nombres arabes du X^e siècle, avait suscité à l'époque la constitution d'un nouveau chapitre en théorie des nombres, et on la retrouve à la fin du X^e siècle dans le livre d'analyse indéterminée d'al-Karaji. Or, c'est précisément cette question qui mobilisera Fibonacci et l'incitera à composer son important *Liber quadratorum*, son *Livre sur les nombres carrés*. Jean de Palerme réitère la démarche et pose à Fibonacci l'équation $x^3 + 2x^2 + 10x = 20$, laquelle est empruntée au traité d'algèbre d'al-Khayyam (mort en 1131). Or, nous ne connaissons aucune traduction latine des travaux des théoriciens des nombres du X^e siècle, ni du livre d'al-Karaji sur l'analyse indéterminée, ni du traité d'algèbre d'al-Khayyam.

Ces questions attestent donc, d'une part, que Jean de Palerme avait une connaissance mathématique plus approfondie, et aussi plus extensive, que la majorité de ses contemporains - elles ne sont en effet pas choisies au hasard mais relèvent, nous l'avons dit, des branches avancées de la recherche. Elles confirment d'autre part que la traduction, moyen central de la transmission des sciences, n'est cependant pas le seul, comme l'illustre l'exemple sicilien. Jean de Palerme avait un accès direct aux sources arabes, et cette situation n'est pas, loin s'en faut, son apanage. Il semble même que Fibonacci ait eu lui-même ses propres moyens d'accéder aux sources.

Michel Scot, second personnage de cette cour de Frédéric II, est écossais d'origine et andalou d'adoption¹³. Il suffit de rappeler qu'il avait connu une longue carrière en Espagne et en Italie, avant de devenir lui aussi « le philosophe » de l'Empereur et son astrologue. Au cours de sa période andalouse, il avait déjà traduit, sans doute aidé de certains collaborateurs, plusieurs écrits d'astronomie arabes, et des versions arabes de quelques traités d'Aristote. C'est ainsi qu'on lui attribue la traduction de *De motibus coelorum* d'al-Bitruji, du *De animalibus* d'Aristote d'après la version arabe en 19 livres, du *De Caelo* et du *De Anima* d'Aristote, avec les commentaires d'Averroès. Entré au service de Frédéric II, il traduisit à son intention *Abbreviatio Avicenne de animalibus* et composa pour lui plusieurs écrits en astrologie, inspirés des auteurs arabes. Michel Scot était apprécié comme érudit, et c'est à ce titre que Fibonacci lui dédicace en 1228 la seconde édition de son *Liber Abaci*.

Le troisième personnage de cette génération de traducteurs est Théodore d'Antioche, très probablement un chrétien d'Antioche, d'origine grecque ou arabe. Nous savons en tout cas qu'il avait étudié, pour un temps au moins, à Mossoul et à Bagdad, sous l'égide du mathématicien et astronome Kamal al-Din ibn Yunus, qui, plus tard, sera un correspondant de Frédéric II. Théodore d'Antioche rejoignit lui-même le souverain et

¹² Léonard de Pise : *Le Liire des nombres carrés*, traduit par P. Ver Eecke, Blanchard, Paris, 1952,1.

¹³ Voir C-H. Haskins : *op. cit.*, ch. XIII.

bénéficia du titre de philosophe de l'empereur. On le trouve auprès de lui lors du siège de Brescia, comme l'attestent les annales de l'ordre des dominicains - il y soutint une controverse publique avec l'un d'eux¹⁴. Pour l'empereur, il traduisit un livre de fauconnerie. Mais lui aussi emprunte aux traités arabes des questions de mathématiques qu'il pose à Fibonacci, lequel lui adresse une missive intitulée *Epistola Suprasciipi Leonardi ad Magistrum Theodorum phylosophum domini' Imperatoris*¹⁵.

Très brièvement évoquées, ainsi se présentent quelques figures de la traduction en Sicile sur deux générations de la seconde moitié du XIIe siècle. Elles témoignent que cette activité, cultivée non pas au sein des monastères mais bien autour du pouvoir, s'intégrait à un élan général de la société elle-même.

Source : Henri Bresc et Geneviève Bresc-Bautier (dir.) (1993), *Palerme 1070-1492. Mosaïque de peuples, nation rebelle : la naissance violente de l'identité sicilienne*, Paris, Éditions Autrement, série Mémoires, n° 21, p. 110-117.

¹⁴ Voir O. Terquem : « Sur Léonard Bonacci de Pise », extrait des *Annali di Scienze Matematiche*, tome septième, mars-avril 1856, 7-9.

¹⁵ *Scritti di Leonardo Pisano Matematico a'el Secolo Deci-moterzo pubblicati da Baldassarre Boncompagni*, Romal 1857, vol. 11, 247 sqq.